



N.H. Jacob del.

Litho. de C. Motte.

Nouveau journal des Dames
bureau rue Milié n. 30.

Robe blanche, chapeau de paille d'Italie, ruban écossais, fichu
de blonde noire.

NOUVEAU JOURNAL DES DAMES

OU

*Petit Courrier des Modes,
Des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*



Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger. — On s'abonne au Bureau du *Nouveau Journal des Dames*, rue Meslée, n°. 30; chez GUIEN, libraire, boulevard Montmartre, n°. 23; PAINPARRÉ, PONTHEU, au Palais-Royal; et chez tous les libraires. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.

MODES.

QUELLE chaleur étouffante dans ce salon, et quelle odeur enivrante on y respire! Les cachemires des Indes exhalent les aromates de Maurice Riban; les fleurs embellissent le boudoir éclairé à la faveur de l'albâtre, et viennent apporter le tribut de leurs parfums. Les huiles de Sévigné, les fluides de Java forment une vapeur mélangée qui suffoque. On est entassé près d'une table d'écarté qui rassemble une triple haie de curieux autour des joueurs; voilà ce qu'à Paris on nomme une soirée. — Du punch, des glaces, quelques tables de whist éparses dans des salons où règne le plus grand silence. Mais voyons en détail quel est ce groupe qui se présente d'abord à l'œil; ce sont trois femmes réunies. Écoutons. Elles parlent d'arts, elles paraissent les aimer. Les lettres aussi semblent les occuper. Comme les femmes sont raisonnables de notre temps!... cependant elles sont jeunes et jolies, et elles dédaignent les futilités. Approchons-nous des hommes, sans doute nous leur entendrons parler philosophie, ou discuter les matières les plus graves; justement

en voici plusieurs qui ont une conversation fort animée. — Qui diable vous habille donc à présent, mon cher, dit l'un d'eux, vos habits sont sans grâce, je ne vous reconnais plus. Voyez donc comme ce collet tombe mal; et ce gilet fait horreur. Il n'y a pas jusqu'à vos chevaux qui ne soient mal tenus, mal pansés. Que ne faites-vous comme moi: j'ai fait venir un groom de Londres; mes équipages sont faits chez Châtin et Anderson. — A la bonne heure, cela.... Mais, d'honneur, vous vous perdez de réputation.

La plaisante chose que ce contraste! Il se présente à l'esprit mille réflexions; mais comment oser les faire contre cette majorité de force et de pouvoir? — Allons, puisque la prudence me fait signe de me taire, parlons toilette: j'en vois de charmantes. — Une robe de gaze lisse s'offre à ma vue; elle est garnie de trois rangs de blonde enfermés dans des rouleaux de satin rose; ils ne sont pas placés droits, et s'inclinent de manière à former deux pointes sur les côtés. La coiffure est en cheveux; elle est mêlée de perles et de fleurs. Le collier est en perles. La ceinture est en satin, avec une bande de perles à jour qui tourne autour de la taille, et finit par derrière sous le nœud du ruban. Les souliers sont en satin blanc; et comme c'est dans un salon, une écharpe de blonde à bordure flotter sur le sein avec beaucoup d'élégance. Assez près de la femme brillante dont je viens de décrire le costume, je vois une femme *pâle*, de bonne compagnie; elle se dit malade, et fait ses excuses de venir en négligé. Elle est vêtue d'une robe en mousseline de l'Inde, garnie de double ruche en bas, au col et aux manches; un simple chapeau de sparterie, avec quelques fleurs, et une cornette dessous. Simple, oui, mais quoique cela charmant. Il ne coûte que trois louis: c'est modeste. Il vient de chez Fanny. — Quelle est cette autre femme qui joue avec tant d'attention? Elle est bien mise, et serait *belle* si son œil avide ne suivait les chances d'une carte, et si son teint, plus reposé, ne portait que l'empreinte des roses tranquilles. Une jolie robe blanche, coupée d'entre-deux de tulle; un turban de deux couleurs différentes emprisonne une partie de ses cheveux; sa robe, assez échancrée du dos, laisse voir deux épaules d'albâtre; une pèlerine, qui n'est pas montante, descend à demi sur sa taille, et l'orne d'une triple garniture qui forme des pointes et lui donne une grâce infinie.

Les robes blanches étaient en majorité dans ce salon. Des coiffures en cheveux, mais sans ornemens, me parurent aussi une des conséquences du demi-négligé qu'on semble adopter généralement pour les soirées.

La saison semble avoir déposé tous ses trésors chez madame Prevost de la rue de Richelieu. En voyant ce riche magasin, une petite maîtresse est tentée de dire : « Laissez jouir mes yeux de ces belles fleurs ; mais leur parfum me fait mal aux nerfs. » La nature n'est peut-être pas aussi brillante que son adroite imitatrice, et l'on pourrait faire un reproche à madame Prevost de la perfection de son ouvrage.

M^{lle}. FURET.

VOYAGE EN ITALIE.

COMME j'aime beaucoup les voyages, je ne me suis point bornée à parcourir la France. L'Italie a aussi offert un vaste champ à mon humeur errante. J'avais déjà contemplé toutes ses merveilles, admiré la coupole de Saint-Pierre, gravi jusqu'au sommet du Vésuve, lorsque revenant en France, je me décidai à passer par Gênes. Après avoir traversé les plaines fertiles de la Toscane, les marais qui furent fatals aux Romains ; visité les belles carrières de Carrare, j'arrivai à Sarzana. Je croyais qu'une journée me conduirait de là jusqu'à Gênes ; mais j'appris que la route entre ces deux villes, n'étant pas frayée pour les voitures, on était obligé de s'embarquer à Lérici, et de faire soixante-quinze milles par mer. De plus, toute communication avec ce dernier endroit était interceptée depuis plusieurs jours (du moins pour les voitures), car il avait beaucoup plu dans les montagnes ; et la Magra, torrent formidable, s'était grossie au point de ne pas permettre de la traverser dans un bac. Une frêle nacelle transportait quelques piétons audacieux de l'une à l'autre rive. Je ne savais à quoi me résoudre. Je n'avais d'autre alternative que celle d'attendre patiemment à Sarzana, que la capricieuse Magra fût rentrée dans son lit, ou de m'exposer sur les ondes en fureur. Comme j'aime les aventures, je choisis ce dernier parti. Il signor Giovanni, oncle de mon hôte, offrit de me servir de guide. Des affaires importantes l'appelaient à Lérici ; me voilà donc cheminant à ses côtés, et suivie d'un mulet chargé de mon bagage. Étant naturellement très-curieuse, je faisais force questions à mon compagnon de voyage sur la contrée que je

parcourais; elles demeuraient toutes sans réponse : il était dominé par une seule pensée, la crainte du torrent. Arrivés enfin sur ses bords, je m'aperçus que les lèvres du pauvre signor étaient blanches de frayeur. Ses dents claquaient avec force. Un nautonnier s'empresse de détacher une énorme chaîne qui retenait un esquif aussi léger que ceux que nous voyons sur les dormantes pièces d'eau de nos jardins; mais la couleur noire de son bois, la figure effrayante du pilote tout me portait à croire que je faisais en ce moment marché avec Caron pour traverser le fleuve qui nous mène aux sombres bords. J'entrai dans la nacelle; Il signor Giovanni, le matelot, le conducteur du mulet m'y suivirent, en faisant tous un signe de croix. Cet acte révérend du chrétien me fit revenir à moi, car je songeais déjà à la manière dont j'allais me présenter au souverain des enfers. Notre traversée fut périlleuse; nous fûmes entraînés presque jusqu'à l'embouchure du fleuve : ses eaux en courroux venaient se briser avec fracas contre notre chaloupe, qui menaçait de chavirer à chaque instant. Enfin, à force d'adresse, le nautonnier parvint à nous amener au rivage. « Saint Antoine soit béni, s'écria le signor Giovanni en abordant. — Amen, répliqua le conducteur. » Antée ne sentait pas renaître ses forces davantage en touchant la terre, que l'Italien terrifié n'en retrouva en se voyant de nouveau à pied sec. Sa taciturnité fit place à un déluge de paroles : il me faisait l'historique de chaque mesure, même de chaque arbre; enfin il se constitua en véritable *Cicerone*. Voyez-vous, me dit-il, cet amas de pierres blanches qui s'élèvent auprès de l'embouchure de la Magra? ce sont là les ruines de l'antique Luni, jadis capitale de la Ligurie. On y aperçoit encore les vestiges d'une jetée, car elle était située autrefois sur les bords de la mer, bien qu'elle en soit aujourd'hui à un mille. Les eaux se sont retirées jadis sur les rives africaines; mais ce pays nous le rend bien à présent, et la Méditerranée empiète journellement sur nos côtes, au point de nous faire craindre d'être submergés si Dieu et la Vierge ne nous prennent en leur sainte garde. « Vraiment, pensai-je, cet homme est un véritable hydrophobe. » Cette montagne, poursuivit-il, qui est devant nous, et qui domine la vallée de la Magra, a été le théâtre d'un combat entre les Romains et les Liguriens. Le bois qui la couvre conserve encore le nom du consul Marcus, qui se retrancha sur ce pic qui s'élève au-dessus des autres. Plus d'un trésor y est enfoui, et si je ne craignais

d'y rencontrer des objets dont il vaut mieux juger sur ce que les autres en disent que sur soi-même, je dirigerais de ce côté mes courses nocturnes. — Mais pourquoi n'iriez-vous pas chercher l'argent oublié par les légionnaires romains, à la clarté des rayons du soleil ? — Notre-Dame de Lorette ! si quelque pâtre m'apercevait, on croirait que j'ai fait un pacte avec le diable, car c'est lui qui est le gardien de ces trésors.

Nous continuâmes notre route à travers une contrée ravissante : des vignes, pendant en festons, entrelaçaient de leurs guirlandes flexibles les peupliers qui s'élevaient, semblables à d'orgueilleux obélisques, et le calice virginal de la fleur du myrte s'entr'ouvrait à côté de la brillante corolle qui orne le laurier-rose ; des rochers d'un gris sombre formaient le fond de ce tableau, et leurs âpres cimes paraissaient à travers les feuillages de l'olivier ; on croirait qu'ils voient avec regret quelques espaces fertiles s'étendre parmi eux, et qu'ils s'efforcent d'en prendre possession ; ils finissent pas empiéter tellement sur les endroits cultivés, que la route est resserrée dans une gorge étroite, encaissée parmi des monts qui laissent à peine accès à la lumière. Les murs crénelés d'un château gothique couronnent le sommet de l'un d'eux. J'étais plongée dans une méditation profonde. Je gravis la montagne en silence ; mais quel spectacle vint tout à coup s'offrir à ma vue ! le golfe de la Spezzia était à mes pieds ; les ondes réfléchissaient le bleu foncé d'un ciel inconnu dans nos climats ; les voiles des bâtimens paraissaient autant de lis parsemés sur ce tapis d'azur. A ma droite le golfe s'enfonçait dans les terres ; à ma gauche l'œil se perdait dans l'immensité des eaux. Quelle réunion combinée pour inspirer des sentimens élevés ! d'un côté, des villes, des bourgades, l'image d'une existence active ; de l'autre, une vaste surface qui peut nous faire sentir ce que c'est que le vide, ce que c'est que l'espace. En quittant l'endroit où je venais de contempler tant de merveilles, nous trouvâmes quelques masures qui n'auraient nullement attiré mes regards, si le signor Giovanni ne m'eût appris que c'étaient les ruines d'un ancien village romain. « La route que nous suivons maintenant, me dit-il, date aussi de cette époque. Le village fut détruit par des pirates, lorsque les corsaires infestaient les côtes de la Ligurie. Les habitans se défendirent vaillamment, et ils furent ensevelis, avec leurs trésors, sous les débris de leurs demeures. Plût à Dieu qu'ils eussent obtenu une autre sé-

pulture ! ils ne viendraient pas toutes les nuits effrayer ceux que la cloche du *de profundis* trouve encore dans ces environs. Le signor Matteo racontait souvent à feu mon grand-père que , passant ici à la troisième heure de la nuit , il fut arrêté par une de ces ombres errantes. Son aspect était menaçant. Elle ordonna au signor Matteo de fouiller dans les décombres jusqu'à la pointe du jour. Vous sentez qu'il se garda bien de résister. »

Comme il prononçait ces paroles, j'entrai dans Lérici , bourg situé sur le bord de la mer , et je résolus d'y passer quelques jours pour examiner les sites ravissans dont j'étais environnée.

LA PÈLERINE.

MÉLANGES.

IDÉE , style , sujet , et , je le suppose , jusqu'à la rédactrice , tout a la fraîcheur des roses dans la jolie critique que je viens de lire dans le second numéro du *Nouveau Journal des Dames*. Il est à regretter que ce papillotage de pensées vraiment fleuries attaque si directement des femmes respectables par leur âge , et dont la plupart sont dépourvues de prétentions , en dépit des guirlandes dont leurs chapeaux sont ornés. Que les jeunes femmes s'emparent exclusivement du droit d'embellir les roses en se parant de leur éclat , rien de mieux ; mais pour établir leur empire sur cette belle fleur de nos jardins , faut-il pour cela en détacher les épines pour nous en blesser avec cruauté ? J'ai toujours pardonné volontiers à la jeunesse l'extravagance de ses goûts et de ses modes , voire même depuis l'échafaudage à la chinoise , que nos jeunes femmes portaient sur leurs têtes il y a quelques années , jusqu'aux tailles en guêpe qu'elles adoptent aujourd'hui , et je voudrais leur voir la même indulgence pour les petites d'esprit des femmes âgées. Sans doute il peut y avoir du ridicule dans la mise de quelques dames ; mais faut-il en conclure qu'elles aient la prétention de paraître jeunes ? et parce qu'elles cherchent peut-être à égayer leur vieillesse en s'entourant des *parures du printemps* de la nature , peut-on supposer pour cela qu'elles se croient encore au *printemps de la vie* ? Anacréon octogénaire couronnait ses cheveux blancs d'une guirlande de roses , emblème ingénieux de la douce philosophie et de l'aimable gaieté qu'il conservait dans ses vieux

ans, et jamais les Grecs n'eurent la pensée de railler ce poète charmant.

Pour moi, j'en conviens, la crainte du ridicule m'a fait renoncer au rose dès l'âge de trente ans ; mais aujourd'hui que j'en ai bientôt soixante, il se pourrait que je reprisse cette couleur, qui fut toujours ma couleur favorite. Quand on est près d'arriver à la décrépitude, on ne doit plus redouter que l'on vous accuse de coquetterie ; et si la jeune critique cherchait à me faire une nouvelle leçon, je lui répondrais :

Je veux enfin contenter mon envie.
Lorsque du temps on a subi la loi,
Lorsque plus rien n'est rose dans la vie,
Que tout le soit, du moins, autour de moi.

Par une vieille abonnée.

LA NOUVELLE COURONNE ROYALE.

LES arts marchent avec le siècle en se perfectionnant ; on peut s'en convaincre quand on a vu la couronne royale sortie des ateliers de M. Bapst. C'est un chef-d'œuvre ; rien n'est plus pur ni plus admirable. On ne peut comparer cet objet précieux à aucun des bijoux connus en France ou en Angleterre. Cette couronne est cependant faite sur la forme ancienne ; mais, bien loin de ses modèles, elle réunit la grâce à la magnificence.

La couronne de Louis XVI était mêlée de pierres de diverses couleurs ; M. Bapst a su éviter cet écueil, en se servant uniquement de brillans et de saphirs : le bleu des uns prête un grand éclat aux autres.

Le diamant nommé le *régent* forme le milieu de la fleur de lis qui surmonte la couronne estimée seize millions ; le *régent* lui seul est évalué à onze : bien que les autres pierres soient de toute beauté, cette énorme différence tient seule à sa grosseur et à son eau admirable. Cette couronne offre une masse de lumières dont les contours sont si déliés et les effets si bien calculés, que le moindre mouvement lui fait refléter des milliers d'étincelles.

M^{lle}. FURET.

THÉÂTRES.

Le baromètre est à l'intrigue au Théâtre-Français, et c'est une véritable *comédie*. Mademoiselle Leverd boude sérieusement

pour un refus très-juste qu'on a cru devoir lui faire. On assure que sa bouderie ne durera pas autant que celle d'Achille, et que pendant le temps de sa retraite, elle apprend à jouer la comédie.

On s'occupe de monter une nouvelle pièce au théâtre de la rue de Richelieu : elle est intitulée *Vauban et madame Deshoulières*. Mademoiselle Volnais s'est chargée du rôle de madame Deshoulières : tant mieux pour l'auteur ; tant mieux pour les spectateurs. Puissions-nous aussi dire tant mieux pour l'actrice !

Armand ne voit pas de bon œil, dit-on, les succès de la *Mère rivale*. Armand serait-il jaloux de sa fille ?

— On parle à l'Odéon d'une querelle sérieuse entre M. et Mme. Procida. Ce théâtre, depuis quelque temps, est à l'orage, et l'on assure que le ciel qui le couvre n'est pas encore serein. *Oreste*, bientôt cela se jugera.

Dans l'intérêt de mademoiselle Dutertre, dans l'intérêt de toutes les actrices chargées du rôle de Célimène, nous engageons le misanthrope Perrier à ne pas s'emparer de leurs bras d'une manière aussi brusque. Nous l'engageons encore à ne pas la saisir par la taille, ce qui paraît au moins indécent, et nous force à dire que Perrier n'a point encore joué le Misanthrope, mais qu'il peut jouer le Bourru.

— Bientôt va s'ouvrir le temple provisoire de la rue le Pelletier. *Tarare !* diront les incrédules..... justement, *Tarare* ; c'est par-là qu'on doit commencer. *Zéphyre et Flore* doivent aussi être de cette fête d'inauguration. Mais l'avare Angleterre nous rendra-t-elle nos premiers sujets, et n'assisterons-nous pas à un ballet de doubles, ou plutôt d'ombres ?

— Talma-Néron est de retour. Il a été fort applaudi hier, et le public l'a redemandé après la pièce. Il va soutenir, avec la *Mère rivale*, notre premier théâtre.

Mademoiselle Bourgoïn a joué passablement le rôle de Junie. Quant à madame Paradol, elle est tellement inégale dans son talent, qu'elle ressemble à une pierre fine mal placée, qui ne jette du feu que par accident.

ANNONCES.

La deuxième édition des *Lettres sur l'Angleterre*, de M^{me}. M. D'Avot, se vend chez C. Painparré, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n^o. 250.

ERRATUM du N^o. IV, THÉÂTRES.

Oreste, bientôt..... lisez Au reste.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

